

LES SACREMENTS DES MALADES DANS L'ŒUVRE COMMUNE DE SANTÉ

L'ACCUEIL DE L'HOMME, de son histoire, de sa vie, de sa souffrance, de ses angoisses, voire de sa mort, apparaît bien comme le défi par excellence que les milieux de santé doivent relever aujourd'hui et ceci à nouveaux frais. En effet, ces derniers ont compris, depuis longtemps certes, mais sans doute de manière privilégiée ces dernières décennies, qu'il leur était dévolu de se préoccuper d'abord et avant tout du bien du malade, et ceci dans sa dimension holistique, c'est-à-dire dans son humanité globale, couvrant toutes les dimensions touchant à son existence. Cette nécessité de prise en compte de la totalité humaine épouse ainsi la diversité des souffrances humaines, qu'elles soient physiques, psychiques, sociales, culturelles ou spirituelles. Elle provoque les milieux de santé à intégrer toujours plus l'angoisse que génère toute maladie et à inventer, dans toutes les situations, un accompagnement qui puisse s'exprimer jusque dans l'approche de la mort.

Recherche de partenariat

Dans ce contexte, les Églises, spécialement par l'intermédiaire des aumôneries d'hôpitaux, des maisons de retraite ou des équipes paroissiales des malades, participent à cette volonté d'accueil et de proximité. De plus en plus elles cherchent à vivre un partenariat avec tous ceux et toutes celles qui, de près ou de loin, se trouvent concernés par ces situations liées à la vulnérabilité. Ce sont, entre autres, les équipes soignantes et les familles des malades. Elles ont en commun, avec les aumôniers, le souci de réellement prendre en compte les multiples situations où la vulnérabilité trouve à s'exprimer et de déterminer le type d'accompagnement spirituel qui s'y trouve attaché. À condition bien sûr que la spiritualité ne soit plus réservée à la seule expression religieuse, puisque aussi bien le spirituel en l'homme apparaît de plus en plus comme ce souffle venu d'ailleurs qui unifie l'existence des humains, quelles que soient leur foi et leurs convictions, autour de la recherche de sens.

Mais dans cette réalité complexe qui laisse apparaître des propositions de plus en plus multiples, ce que les Églises proposent de spécifique, en particulier les actes sacramentels, participe-t-il vraiment à cette recherche de prise en charge globale des personnes malades ? En quoi et comment ce qui fait le fondement de leur dynamisme, à savoir l'espérance-assurance du salut en Jésus Christ, vient-il s'intégrer dans l'ensemble du processus d'accompagnement ? En cette fin du xx^e siècle, marqué par la modernité et la postmodernité, le risque n'existe-t-il pas que le témoignage chrétien, la proclamation de la Parole de Dieu et les sacrements eux-mêmes puissent apparaître comme a-temporels, voire hors circuit ? D'autant que pour beaucoup de malades demandeurs de sens, la démarche chrétienne peut n'avoir que bien peu de réalité concrète au regard de la multiplicité des propositions faites par les nombreuses personnes, professionnelles ou bénévoles qui,

autour d'eux, ont décidé de les aider à aller jusqu'au bout de leur vie dans les meilleures conditions possibles.

D'autre part, à l'intérieur même des propositions faites par les aumôneries et les équipes paroissiales des malades, ne deviendrait-il pas urgent que puisse être offerte une diversité de signes ? Les sacrements, dont l'onction des malades, ne sont-ils pas en effet trop conçus comme des bouts de chaîne obligatoires qui ne laissent guère de place à d'autres propositions non sacramentelles ? Celles-ci pourraient se présenter comme des offres plus adaptées aux personnes rencontrées, facilitant par là même un dialogue avec les divers partenaires de la santé.

Mais que deviennent alors les sacrements ? Que devient spécialement celui qui, considéré hier comme l'onction extrême, est proposé, depuis le concile Vatican II, comme le signe de salut et de guérison par excellence auprès de celui qui goûte à une vulnérabilité extrême ? Est-il devenu possible d'inscrire l'accompagnement exercé par l'aumônerie et les équipes paroissiales des malades au sein même du partenariat avec le personnel soignant et les familles ? Est-il devenu envisageable de situer les sacrements pour les malades à l'intérieur du processus d'accompagnement vécu par les personnes attelées à la même tâche : se préoccuper du bonheur de celui qui souffre et ceci jusque dans sa mort ? Comment en définitive faire de toute la démarche accompagnatrice le signe de l'annonce de la Bonne Nouvelle qui puisse inclure sans exclusion aucune les signes sacramentels ?

Une maladie qui fait des ravages 1

Tant la santé que la maladie sont des faits qui, comme tels, apparaissent dans toute vie humaine. Ils ne peuvent être taxés de bon ou de mauvais par nature, tant ils épou-

1. On pourra lire à ce sujet un numéro spécial du CREO : « Le mal et la souffrance, défi de l'homme, défi de Dieu », collectif n° 35-36. U.C.O., Angers.

sent l'existence. Bonne en soi, la santé peut constituer un mal si elle enferme l'homme sur lui-même. Mauvaise en soi, la maladie inscrite dans l'ordre de la contingence humaine peut laisser naître de grands bénéfices spirituels en l'homme.

« La santé, dit Basile le Grand, en tant qu'elle ne rend pas bons ceux chez qui elle se trouve, ne fait pas partie des choses bonnes par nature. » Et, ajoute Jean Chrysostome, « il y a un mal qui, à parler juste n'est pas le mal, quoi qu'il en porte le nom, comme la maladie et les autres choses de ce genre : si elles étaient vraiment le mal, elles ne pourraient pas devenir pour nous le principe d'une foule de biens. »

De ce fait, il peut être utile de regarder de plus près ce qui est atteint par la maladie.

- Le corps tout d'abord, même si cette maladie rejaillit sur toute la personne. Cette dernière se trouve stoppée dans ses activités et grevée d'un déficit notable. Voici que ce corps se révèle pesant et faible, incapable de réagir devant la menace, provoquant chez l'être atteint une rage intérieure face à l'impossibilité d'agir. Même non mortelle, la maladie fait découvrir à celui qui est touché, spécialement la première fois que cela lui arrive, ce qui est force de mort exprimée en sa vulnérabilité.

- Sa relation à autrui ensuite. La maladie opère comme une fermeture sur soi, une tentation à la recherche de l'isolement : périodes de silence, d'agressivité, de dépression pouvant mener à la négation de soi et à la mort ; périodes de renaissance laissant la place à la vie et à l'acceptation. Autant d'espaces-temps qui ouvrent l'existence à une dimension nouvelle scandée de révoltes ou de sérénité.

- Sa relation au monde encore. L'homme qui, jusqu'ici, avait expérimenté sa capacité créatrice lui ouvrant le champ à la maîtrise des choses et des gens, se trouve séparé de tout ce qui le faisait vivre auparavant. Devenu spectateur de ce qui se joue ailleurs, il vit pieds et poings liés à la merci des événements et des personnes qui, d'une certaine manière, lui dictent désormais sa façon de vivre.

- Sa relation à l'Église aussi. S'il est croyant en effet, il s'aperçoit, plus ou moins à juste titre, que la communauté ecclésiale fonctionne surtout pour les bien portants et

oublie assez facilement ceux-là mêmes qui, ayant pourtant une place marquée au sein de l'Église par leur baptême, deviennent de plus en plus absents à ses préoccupations.

- Sa relation à Dieu enfin. Pour beaucoup en effet, Dieu apparaît comme la force adverse parce qu'inquiétante. « Qu'ai-je pu donc faire au Bon Dieu pour qu'il me laisse ainsi ? Celui que je jugeais bon et plein d'amour semble me délaisser. » Les bien portants ont beau jeu de dire que Dieu accompagne celui qui souffre, mais celui qui est alité pour longtemps a bien de la difficulté à penser qu'il peut s'agir d'un chemin possible pour vivre malgré tout dans la présence de Dieu !

Car, de toute manière, il existe un dynamisme qui habite toute réalité de maladie : il s'appelle volonté de guérison quoi qu'il arrive. Il y va du salut de l'homme d'être sauvé de la mort. Aventure physique au premier degré qui combat le mal par tous les moyens, aventure spirituelle la plupart du temps qui couvre la personne malade tout entière dans sa recherche de reconstruction et d'unification nouvelles.

Or ce sont ces réalités multiples qu'un accompagnement aura mission de prendre en compte. Il ne servirait de rien de se préoccuper des seuls aspects spirituels si l'écoute n'a pas fait son œuvre dans la compréhension des divers enjeux physiques, psychologiques et sociaux. Car, à y bien réfléchir, ces aspects spirituels s'inscrivent au cœur même de toutes les blessures corporelles, psychiques et sociales. Ils ont la responsabilité d'être ouvriers de sens au sein même de la globalité de l'existence des êtres, marqués et meurtris par une vulnérabilité plus manifeste à l'occasion de telle ou telle maladie ou à l'approche de la mort.

Une sacramentalité élargie à toute l'existence

Certes, si l'on pense que parler de sacramentalité c'est se limiter aux sept signes déterminés par les conciles de Latran ou de Trente, nous risquons de situer ces derniers à la manière d'emplâtres sur une jambe de bois. Des théolo-

giens comme Rahner et Schillebeeckx dans les années 60, et beaucoup d'autres après eux à la suite du Concile, nous ont appris à percevoir la sacramentalité de l'ensemble de l'existence chrétienne. Mais ceci suppose qu'on ne regarde plus d'abord les sacrements concrets mis par l'Église à la disposition des croyants, mais en premier lieu le Christ et son Église. Le premier, le seul sacrement en quelque sorte (saint Augustin affirmait sans ambages qu'il n'y a pas d'autre sacrement que le Christ) prend réellement le visage du Christ, réalité humaine, vivante, tangible, susceptible de nous montrer du doigt ce dont il est le signe, le Dieu dont il dit être le chemin, la vérité et la vie. Le second, l'Église, sacrement du salut pour le monde afin d'annoncer le royaume par tout son être, tant elle n'existe que pour accueillir l'Esprit. Seulement à cette double condition originelle peuvent être définis les sept sacrements de l'Église susceptibles de reproduire les traits du visage du Dieu révélé en Jésus Christ.

Vus de cette manière, capables de rendre témoignage de la présence de Dieu *hic et nunc* en notre monde, ils deviennent les signes privilégiés de toutes les actions ecclésiales par lesquelles peuvent s'accomplir les œuvres de Dieu. En ce sens, la sacramentalité éclate aux horizons de toute l'existence humaine : celle du frère si bien exprimée dans le chapitre 25 de Matthieu : « chaque fois que vous l'avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40) ; celle de la parole de Dieu lorsqu'elle est proclamée par le délégué de l'assemblée chrétienne ; celle de l'assemblée elle-même, soucieuse de rendre compte, par son rassemblement, de la parole du Christ : « là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mt 18, 20) ; celle du président de l'assemblée des chrétiens, pour dire la présence de l'Absent.

« *Une relecture sacramentelle de l'existence chrétienne* »

S'il en est ainsi, il s'agit bien de devenir capable de découvrir, dans l'existence chrétienne, la capacité de dire

cet ailleurs de Dieu. Louis-Marie Chauvet, dans son livre tiré de sa thèse, *Symbole et sacrement*, n'hésite pas à écrire en sous-titre *Une relecture sacramentelle de l'existence chrétienne*. Il définit ainsi le sacramentel : « Par sacramentel, j'entends l'une des dimensions constitutives de la foi ou de l'exister chrétien, dimension qui se manifeste et se cristallise dans les sacrements. Ce sacramentel déborde donc largement le secteur particulier des sacrements où il s'épiphänise. Il recouvre tout ce qui est médiation expressive du don de Dieu². ».

Une telle problématique a inévitablement de lourdes conséquences pour notre sujet. Si l'onction des malades garde son importance première, au sens où elle épiphänise une réalité forte de l'existence humaine, il doit devenir possible d'inscrire cette épiphänie au cœur d'une multitude de signes susceptibles de rendre compte de la présence de Dieu. En ce sens, la sacramentalité investit toute l'existence chrétienne et, de ce fait, tout ce qui concourt à prendre à bras le corps l'humanité de celui qui fait l'expérience de la vulnérabilité peut devenir le lieu même de la présence de Dieu.

Poussons plus loin. Il doit donc devenir possible d'accueillir tous les gestes d'humanité, même ceux des non-croyants, qui peuvent être le fait des soignants, des parents ou des accompagnateurs, comme des éléments susceptibles d'aider la personne vulnérable à découvrir la présence de l'Esprit à l'œuvre dans toute réalité humaine. Le partenariat trouve ici toute son importance³. S'il est vrai que ce qui est premier, c'est la possibilité pour celui qui est en mal de vivre de retrouver goût à la vie, de découvrir un

2. L.-M. CHAUVET, *Symbole et sacrement. Une relecture sacramentelle de l'existence chrétienne*, Paris, Éd. du Cerf, coll. « Cogitatio fidei » 144, 1987.

3. Les *Praenotanda* du Rituel n'hésitent pas à écrire : « Les initiatives de la science et de la technique au service de la vie (voir G.S. 18), les efforts et la compétence déployés au bénéfice des malades, l'Eglise les considère comme une certaine participation au ministère du Christ soulageant les malades (L.G. 28) que ces efforts soient, ou non, le fait de chrétiens. » (N° 3.)

ailleurs que son mal même, un au-delà à sa situation de précarité, il doit être possible d'œuvrer ensemble à son épanouissement spirituel. Il n'est sans doute pas innocent qu'il faille aller à ce niveau de profondeur pour que soignants, parents et aumôniers se retrouvent au même diapason, même si chacun, en sa réalité intérieure, n'y attribue pas les mêmes significations.

Une guérison qui peut se transformer en salut

On ne dira jamais assez combien le rituel qui concerne les malades exprime dans sa présentation même (les *Praenotanda*) son souci de prendre en compte l'étendue de l'expérience humaine. Il n'est pas banal que son premier chapitre concerne non pas tant un sacrement comme tel, mais la préoccupation évangélique de la « visite, des malades ». Comme s'il s'agissait d'une première réalité sacramentelle, celle qui consiste à être là tout simplement, à accompagner celui qui n'en peut plus de vivre. Or à ce niveau, on peut considérer avec intérêt les rôles divers joués par le partenariat : les soignants dont le souci premier est de travailler à la guérison physique, étant bien entendu que cette dernière ne peut exister sans que se manifeste le souci de la guérison de tout l'être ; les parents dont le souci premier est d'être présents à la nouveauté d'existence de celui qui leur est cher ; les bénévoles et les permanents d'aumônerie dont le souci premier est d'être avec, prêts, s'ils le pressentent et s'il en est besoin, à proposer, au cœur de la démarche spirituelle, des médiations qui participent à la guérison et au salut. Ainsi tous, d'une certaine manière, sont là pour répondre au désir fondamental de tout être d'accéder à un mieux-être, de goûter à un guérir.

Or c'est ici que peut sans doute s'exprimer la spécificité de l'aumônerie. Non pas tant de proposer mieux, de faire croire à une étape supérieure, mais de permettre de découvrir qu'il peut exister une différence entre le guérir et le sauver. Déjà, dans l'Évangile, c'est manifeste avec les dix lépreux (Lc 17,11-19). Dix sont guéris, mais seul celui qui

est revenu vers Jésus peut être dit sauvé. Cela, parce qu'à la faveur de sa guérison, il a trouvé en lui-même de quoi remonter, par Jésus, à celui qui est à l'origine de tout son être. Ce lépreux a découvert que ce qu'il vit dans sa chair comme renouvellement et renaissance, il le doit à un ailleurs, à son origine, à son créateur. Les neuf autres lépreux se sont renfermés sur leur santé recouvrée. Ils ne se sont pas ouverts au sens ultime, celui qui leur indiquait que la guérison physique pouvait les ouvrir à une autre guérison, même si la mort s'en était suivie. Guéris certes, mais sans doute pas sauvés. Ce qui aurait pu le faire eût été de prendre appui sur leur guérison pour accéder à la découverte d'une autre relation sans doute plus importante, celle qui accepte de croire que, par-delà la maladie, guérison physique ou non, peut exister une résurrection, celle offerte par Dieu, quoi qu'il arrive.

En ce sens, il y a certes une relation entre la guérison et le salut, mais le salut c'est un peu la guérison portée à son comble, même si de fait, la plupart du temps, les retrouvailles avec ce qui existait auparavant ne sont plus guère envisageables. Guéri physiquement ou non, le malade peut faire l'expérience d'une vie nouvelle malgré tout, cette dernière pouvant s'appuyer, s'il s'agit d'un croyant, sur l'assurance de la mort et de la résurrection du Christ. Ainsi la vulnérabilité, inscrite objectivement dans des signes de délabrement et de faiblesse pathologique, a pu provoquer chez le malade comme une donation de sens à l'existence (maturité, enrichissement), sorte de seconde naissance. Un peu à la manière de ce que disent certains malades : « Être passé par là, ça m'a sauvé. » Ça m'a sauvé de ma superficialité, ça m'a ; donné un autre sens à la vie, ça m'a fait retrouver l'essentiel même si cet essentiel doit aboutir à la mort.

Des signes à perdre haleine

L'on aura perçu que dans une telle compréhension de l'existence, les signes susceptibles de permettre ce passage de la guérison au salut peuvent être fort nombreux ; l'on

aura compris aussi que cette signification ultime ne saurait être l'apanage des seuls bénévoles et aumôniers. Le partenariat prend ici toute son ampleur, s'il est vrai que ce qui demeure important réside dans la capacité spirituelle offerte à chacun d'ouvrir un avenir à celui qui est malade. Les médiations à ce niveau s'avèrent multiples puisqu'il s'agit d'abord et avant tout de redonner vie, de rendre vivant et donc de sauver. Cette affirmation prend un sens unique lorsque l'horizon de la mort s'inscrit dans la maladie. Or les recherches actuelles pour accompagner les personnes en fin de vie participent à cette affirmation du sens ultime, même de la part de ceux et de celles qui ne croient pas au Dieu de Jésus Christ. Tout homme a en effet la possibilité d'offrir à celui qui finit son chemin d'existence de faire de sa mort un dernier signe de vie !

Mais c'est ici qu'à leur manière, mais dans une volonté de signification commune avec leurs partenaires, les aumôniers peuvent proposer, dans le profond respect du cheminement de chacun, ce qui leur tient à cœur : accompagnement, écoute, proposition de célébrations non sacramentelles, prières, communion, onction des malades, viatique, recommandation des mourants. « [...] il sera toujours permis à l'Église priante de s'adresser à Dieu pour obtenir la guérison, même physique, dans un contexte extra-sacramentel. L'amour des frères pour les malades est un amour "viscéral"⁴. » Ce dernier peut donc s'exprimer de multiples manières : la caresse qui dit la proximité, la parole qui soulage et combat la solitude, l'invitation aux parents d'être là, la prière proposée, celle que connaît le malade, le *Notre-Père* ou le *Je vous salue Marie*, chant de la profession de foi ou du mariage, une célébration autour de la Parole de Dieu. Il s'agit en cette situation de signifier l'amour miséricordieux de Dieu qui fait irruption en la vie de celui qui est éprouvé. Il s'agit que la paix vienne en son cœur à l'écoute de la Bonne Nouvelle : il s'entend dire que

4. M. ALBERTON, *Un sacrement pour les malades dans le contexte actuel de la santé*, Paris, Ed. du Centurion, coll. « Croire et comprendre », 1978, p. 114.

boiteux il est remis debout, aveugle il est illuminé, pauvre il est invité à tout abandonner de lui, même peut-être sa vie. Un avenir lui est possible malgré tout !

C'est dans ce cadre et seulement à cette condition, celle d'une prise en compte de toute la sacramentalité de l'existence, que peuvent se situer les sacrements.

Des sacrements pour les malades

Encore une fois, eux aussi sont nombreux⁵. On avait pris l'habitude de faire correspondre à la situation de maladie (encore fallait-il que cette dernière soit importante voire extrême) le sacrement de l'extrême-onction. Aujourd'hui, à grand-peine, on essaie de proposer ce sacrement comme celui des vivants, l'onction des malades. Comme nous allons le voir, il s'agit là d'un sacrement à remettre en valeur, tant sa ritualité peut favoriser une démarche humaine, une démarche de foi et une démarche ecclésiale. Pour autant, il demeure important pour ceux et celles qui ont responsabilité d'aumônerie qu'ils puissent partager auprès de ceux dont la vulnérabilité est atteinte d'autres signes sacramentels : porter la communion, proposer la réconciliation, enfin, lorsque la mort est proche, apporter la nourriture du dernier voyage, le viatique. Il suffit de tourner les pages du Rituel pour se rendre compte de l'incroyable richesse des médiations proposées par l'Église. Il suffit de lire d'un peu près le Rituel pour goûter à toutes les possibilités de créativité offertes dans la manière de célébrer. Il suffit de comprendre de l'intérieur l'esprit qui a présidé à la refonte de ces rituels, spécialement en se nourrissant des *Praenotanda*, véritables mines théologiques et liturgiques, pour découvrir la perspective première de ces propositions sacramentelles : offrir à celui qui est en difficulté de vivre l'assurance que, malgré tout, une vie est encore possible, qu'elle est accompagnée de ce

5. Notons que le Rituel porte comme titre : *Sacrements pour les malades. Pastorale et célébrations.*

Dieu d'amour manifesté dans le don du Fils, qu'elle se nourrit de l'espérance qu'un avenir est toujours possible au-delà de ce qui se montre à voir de difficile voire d'inéluctable.

Réconciliation, communion, viatique

Ainsi un bénévole vient-il dire à celui qui est allongé depuis de nombreux mois qu'il est en lien avec la communauté chrétienne dominicale, et lui donner le pain de communion. Ainsi un prêtre offre-t-il à celui qui est irrémédiablement fâché avec tel ou tel membre de sa famille, le signe de la réconciliation de Dieu qui appelle la réconciliation avec le frère. Ainsi un membre de l'aumônerie apporte-t-il l'aliment du voyage à celui qui, à la veille de mourir, craint de vivre le passage. Des signes, des médiations qui ne peuvent se passer de tous les autres signes d'humanité que soignants, familles et amis ne cessent de dispenser à leurs malades, leurs compagnons et leurs proches. Mais des signes qui affirment la spécificité et l'originalité de la parole et du geste d'espérance chrétienne, liés à la parole et au geste de Jésus qui, sur la croix, a manifesté, dans son passage ultime, que la mort n'aurait plus le dernier mot sur la vie. La souffrance, qui n'est pas bonne en soi, peut devenir alors le lieu d'une guérison existentielle.

Il est bien sûr évident que ces signes offerts par l'Église seront proposés avec la même tendresse, avec le même amour que ces autres signes de présence manifestés par tous les partenaires. Ici une ritualité magique et fonctionnaliste n'a plus sa place. Elle risquerait d'ailleurs d'opérer le contraire de ce pour quoi elle est faite. Que signifierait en effet une communion apportée en quelques secondes qui n'aurait pas le souci de faire le lien avec le reste de la communauté ? Que signifierait une réconciliation qui ne prendrait pas le temps de gérer l'extrême lourdeur d'une rupture passée ? Que voudrait dire une célébration du viatique, qui ne chercherait pas à accompagner celui qui va mourir,

par la tendresse, par le partage de foi (normalement il est invité à professer sa foi) et par une présence conséquente de ses amis ? Les sacrements sont tous pour les vivants et doivent donc témoigner de ce dont ils sont porteurs : l'amour et la tendresse du Dieu de Jésus Christ. Si la foi, l'espérance et la charité ne sont pas présentes à ce moment même où vont se jouer les signes de la rencontre avec Dieu, quel sens pourraient avoir de telles propositions ? L'espérance sauve du désespoir possible, elle se présente comme une thérapie, comme une invitation au combat, comme une assurance que les choses ne se terminent pas là. Certes, tout n'est pas transformé comme par enchantement. Tout peut même demeurer tel, la gravité du mal, la peur de la mort, la difficulté à aimer de nouveau le frère oublié pendant des années. Et pourtant, dans la foi au Christ, ici manifestée par quelques actes sacramentels, voilà que l'amour se révèle plus fort que le mal, la mort et la difficulté à aimer. En Jésus Christ, celui qui a mal apprend que le malheur et la maladie sont traversables, qu'ils sont lieux pascals. La traversée, portée par les médiations sacramentelles, peut dès lors se révéler guérison et guérison essentielle, une résurrection en quelque sorte.

L'onction des malades

Nous avons pris le temps de poser les fondements, avant d'aborder le sacrement qui, de manière spécifique, est proposé par l'Église comme celui qui doit signifier avec le plus de pertinence l'amour de Dieu à celui qui se trouve atteint dans son corps et en son cœur.

Il s'agit d'un sacrement pour vivre. Espérons que progressivement la pensée encore tenace, même après presque quarante ans de vie conciliaire, d'une « onction à la dernière extrémité » puisse être abandonnée. Encore une fois, il nous faut davantage réfléchir à la manière de proposer le viatique (même plusieurs fois à la personne qui se meurt) plutôt que d'attendre cette dernière extrémité pour offrir l'onction des malades.

« *Pour qu'ils aient la vie* »

S'agissant d'un sacrement pour la vie, il s'agit donc aussi de situer la proposition et la célébration de l'Onction dans tout l'ensemble des soins et des services de fraternité qui collaborent à la volonté de répondre au désir de guérison et de salut recherchés par les malades. Ce sacrement fait donc corps, même si c'est d'une autre manière, avec toutes les formes de soins et de réconfort qui participent à l'accompagnement de celui qui vit difficilement sa vulnérabilité nouvelle. En définitive, ce qui crée ou facilite le partenariat s'exprime dans ce souci commun des acteurs concernés de mettre tout en œuvre pour qu'un service de présence, de réconfort, d'espoir soit rendu à celui qui en a besoin. Cela s'exprime par les visites, les rencontres, les nuits d'insomnie, le réveil des espoirs, le partage des pleurs, la prière des frères, l'intéressement de la communauté, enfin par les heures de formation acceptées. Or, le sacrement de l'onction des malades ne pourra pas se vivre si toute cette richesse d'humanité, signe sacramentel du Dieu de Jésus, ne se trouve pas exprimée au sein même de la célébration, s'il ne se trouve inscrit dans tous ces combats des uns et des autres pour que la vie l'emporte, quelle que soit la forme qu'elle puisse prendre. Alors, sacrement et services des malades auront en commun d'être là pour l'autre qui se trouve dans le besoin et à qui on veut signifier l'amour malgré tout. « Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance » (Jn 10, 10). Et ceci jusqu'à la mort, puisque, dans la foi, il nous est signifié que cette vie d'ici-bas s'épanouira en vie éternelle. Dans cette perspective du royaume toujours à l'horizon, parce que déjà là, l'onction des malades peut exprimer son efficacité pour aujourd'hui.

Découvrir l'onction des malades comme un signe du royaume à venir n'est nullement nier la soif de vie pour l'aujourd'hui ; c'est simplement l'élargir. Il ne s'agit pas d'un rite magique, car nous n'entendons exiger de Dieu quoi que ce soit.

Le sacrement des malades fait de celui qui le reçoit le témoin d'une espérance plus large que lui-même. Il s'adresse et devient efficace pour toute l'Église.

L'action sacramentelle

Que fait donc l'onction offerte à celui qui la demande ? Elle exprime tout d'abord un geste d'assistance de la part d'un frère baptisé vis-à-vis d'un autre frère baptisé. Attentif à son épreuve, il exprime la sollicitude de l'autre et, pour le croyant, de l'Autre. Cette sollicitude en effet est le signe sacramentel de la sollicitude du Christ attentif à la situation limitée, voire pécheresse de cet homme, de cette femme malades, en leur assurant la présence de son Esprit tout au long de son chemin et plus spécialement par la médiation de ce signe qui lui est offert. Cette sollicitude attire l'attention sur la solidarité concrète de tout un peuple, celle de la communauté ecclésiale qui a reçu de Jésus Christ la mission de se préoccuper d'abord et avant tout de ceux qui sont en mal de vivre. On peut comprendre l'importance qu'il y aura à rechercher à tout prix à visibiliser rituellement la présence de cette communauté.

L'onction, d'autre part, veut favoriser des réconciliations de toutes sortes: la réconciliation du malade avec son propre corps, la restauration de sa communication avec le monde et le cosmos, enfin l'intégration de sa finitude et de sa possible mort. Il s'agit en fait de célébrer la réunification d'un certain nombre d'éléments avec lesquels le malade a pu se trouver comme en rupture ou à distance, cette réunification prenant en ce moment précis une signification nouvelle. C'est en tant que son corps est destiné au monde eschatologique que le malade se trouve convié à un consentement qui dépasse sa guérison immédiate pour vivre jusqu'à l'intégration de ses déficiences, fussent-elles mortelles. On ne s'étonnera donc pas que très souvent l'onction des malades puisse provoquer une amélioration biologique significative, tant il est vrai que celle-ci inscrit son efficacité dans un processus plus vaste. Le sacrement

appelle le malade, quel que soit le degré de son mal, à restaurer son identité personnelle et ses liens humains dans une perspective d'ouverture à la vie, voire même à la Vie. L'onction peut donc opérer une réelle réunification, à condition que le nouvel épanouissement corporel puisse se situer dans un ordre de valeurs qu'il ne domine pas. Elle réalise la restauration de sa solidarité avec le monde et avec les hommes dans la mesure où cette dernière se trouve appelée à une communion plus large que ses propres relations. Elle provoque enfin à une intégration de la temporalité qui ne se satisfait pas de son propre temps ici-bas.

L'onction des malades, parce que sacrement pour l'homme, s'intéresse donc concrètement d'abord à la corporéité du souffrant et à son environnement humain et ecclésial. L'Église sait que le corps est le chemin, la médiation, la seule qui soit pour celui qui, blessé, veut rencontrer la grâce de Dieu et son réconfort. L'huile dit quelque chose de la luminosité du corps oint. Elle laisse sur lui une trace lumineuse, signe de la lumière que ce corps a pu exprimer pour nombre de ses frères. Il s'agit là de la trace en l'homme du mystère pascal déjà célébré lors de son baptême, signe en quelque sorte de l'embaumement du Christ, prélude à sa résurrection. Et d'autre part, le rite ne peut prendre corps que grâce à cette communauté qui a tâche de témoigner du corps du Christ. Par l'huile, Jésus Christ fait communiquer le corps du malade avec les autres membres du corps qu'est l'Église.

Le spirituel et le corporel

Ainsi, l'effet du sacrement est forcément d'ordre spirituel, au sens où le spirituel oriente le biologique, le psychologique et le social. À ce niveau, il épouse en partenariat tous les efforts des uns et des autres auprès de celui qui est malade. Le sacrement pose sa marque dans ce souci commun de soutenir le malade dans son espérance de vivre. La demande de guérison est essentielle au sacrement, qu'elle soit physique, psychologique ou sociale. Ce

souci commun peut aller jusqu'à permettre au malade de transformer sa demande de guérison en accueil du salut qui lui est offert, c'est-à-dire en cette capacité de transformer l'immédiateté du résultat en espérance d'une vie « autre ». La foi chrétienne donne une couleur à ce salut. Elle lui offre un nom, la grâce de la résurrection, tant pour aujourd'hui en cette vie que demain dans une vie différente. Et ceci parce qu'hier quelqu'un a passé sa vie à dire et à faire que la mort, toute mort, devienne passage dans un ailleurs promis.

Dans le sacrement, nous demandons à Dieu, quoi qu'il arrive, de nous faire passer de la vie à la Vie. En ce sens, il nous donne de guérir de la mort, de celle qui se présenterait comme une puissance d'anéantissement, de celle qui deviendrait tombeau mortifère, alors qu'elle est devenue en Jésus Christ passage nécessaire pour le « resurgissement ». Nous avons tous à accoucher de notre propre mort. Les draps du malade ne sont pas tant les linges de son possible linceul que les langes de sa nouvelle naissance promise. « Comment savoir quelle est ta vie, si je n'accepte pas ma mort⁶ ? »

S'il en est ainsi, on peut comprendre la prégnance du signe retenu par l'Église pour l'onction des malades : une onction d'huile accompagnée de la prière suivante :

N., par cette onction sainte,
que le Seigneur, en sa grande bonté,
vous reconforte par la grâce de l'Esprit Saint ; AMEN
Ainsi, vous ayant libéré de tous péchés,
qu'il vous sauve et vous relève ; AMEN

L'onction, faite sur le front et sur les mains, signifie symboliquement que l'on revêt en quelque sorte tout le corps de Dieu, de son amour et de sa vie. On inscrit ainsi le malade en Dieu, en sa grande bonté. Et l'Esprit lui est manifesté comme celui qui peut le reconforter, le soutenir en ce moment difficile à vivre. Aura-t-on remarqué qu'à ce

6. D. RIMAUD, hymne « Lumière pour l'homme aujourd'hui », fiche E61, proposée pour l'Avent dans la *Liturgie des Heures*.

moment le malade est invité à répondre AMEN, avant même que le prêtre lui signifie de quel type d'efficacité le sacrement le marque ? « Ainsi », est-il dit, lui viendront le salut et le relèvement, le surgissement et la résurrection en quelque sorte. Comme si, dans cet accord de se mettre dans les bras de Dieu et dans le réconfort de l'Esprit, était signifiée l'assurance du salut, du pardon des péchés et du relèvement.

Oui, nombreuses sont les manières de dire à l'homme qui souffre qu'il n'est pas abandonné et qu'il appartient à ses frères de l'accompagner tout au long de son chemin de souffrances. On aura compris qu'il n'est plus possible de sectoriser les pratiques qui participent à cette mission. Ensemble, chacune à leur manière, les personnes qui approchent les malades, soignants, familles, bénévoles, aumôniers peuvent leur redonner vie et espérance pour inventer la route qu'ils ont à parcourir. Mais les aumôniers ne pourront qu'y gagner, dans leur spécificité, à tenter de vivre leur mission en lien, en connivence avec tous les autres. Ils n'apparaîtront plus alors seulement comme « des donneurs de sacrements » aux derniers moments de la vie, mais comme ceux qui, avec d'autres, entourent des personnes en vulnérabilité pour leur dire qu'il est possible de vivre sa vie jusqu'au bout. Au cœur de cette œuvre commune, les sacrements des malades pourront apparaître comme des germes d'espérance, liés qu'ils sont, par nature, au Dieu de la VIE.

L.-M. RENIER.